

BESPRECHUNGEN/ REVIEWS/ COMPTES RENDUS

Streidt, Cornelia (2006): *Les langues au Parlement européen: L'usage des langues officielles par les eurodéputés*. Aachen: Shaker Verlag. 176 pp. + XXXII. ISBN 3-8322-5746-2. EUR 35,80.

L'étude « Les langues au Parlement européen: L'usage des langues officielles par les eurodéputés » vise à analyser l'usage des langues par les députés au Parlement européen (ou députés) avant l'élargissement à dix nouveaux états membres en 2004. Le champ d'analyse de l'étude donc est le Parlement européen (PE) dans une Union européenne (UE) à quinze États membres avec onze langues officielles et de travail. L'ouvrage s'articule essentiellement en deux parties. La première partie (chapitres 1-4) donne un aperçu du fonctionnement du PE, du régime linguistique de l'Union européenne avant l'élargissement et de la place du français dans les institutions de l'UE. Dans la deuxième partie (chapitres 5-7), l'auteur présente les résultats de deux enquêtes sur l'usage des langues de travail au PE. Ces enquêtes ont été menées en 2000 et 2003, respectivement auprès des députés et des observateurs au PE provenant des pays candidates.

Le premier chapitre est une introduction à la structure institutionnelle de l'UE, et notamment du PE et de ses fonctions. Dans le deuxième chapitre, l'auteur donne un bref aperçu historique des origines du régime linguistique communautaire, et elle décrit comment ce régime était appliqué dans les règlements intérieurs de quelques institutions européennes avant 2004. La présentation est parfois un peu imprécise ; par exemple, il n'est pas tout à fait correct d'affirmer que « la Commission a adopté un régime partiel trilingue pour la documentation et la procédure écrite qui circule en allemand, anglais et français » (p. 28). Cette limitation n'est en fait qu'une pratique et pas un choix formalisé. D'autres langues sont aussi utilisées dans le travail de la Commission en fonction de la procédure en question et des acteurs impliqués (par exemple, États membres ou entreprises). Les deuxième chapitre comprend aussi une description des services de traduction et d'interprétation de l'UE, et un survol des régimes linguistiques d'autres organisations internationales, par exemple l'ONU, le Conseil de l'Europe, etc., ainsi qu'une présentation des principes juridiques et politiques fondamentaux qui expliquent la particularité du régime linguistique de l'UE.

Le troisième chapitre est consacré aux problématiques liées à la gestion du multilinguisme à l'approche de l'élargissement de 2004. Dans une première partie, l'auteur passe en revue les alternatives au multilinguisme intégral qui ont été proposées à plusieurs reprises au cours de l'histoire de l'UE. Le chapitre présente aussi les démarches mises en place par les institutions pour préparer les services linguistiques à l'élargissement. La présentation des options de régime linguistique proposées pour le PE élargi aurait pu valoriser davantage les données du « Rapport Podestà »¹, qui n'est mentionné qu'en passant à la page 75. Ce rapport, qui comprend en annexe dix documents de travail, fournit une analyse très détaillée des options proposées avant l'élargissement,

¹ Podestà, Guido (2001): *Préparation du Parlement européen à l'Union européenne élargie*. PE 305.269/BUR/fin. Bruxelles: Parlement européen. 38 pages + 10 annexes.

et la référence à cette source est donc fondamentale pour comprendre les enjeux de politique linguistique au PE avant 2004.

Le quatrième chapitre aborde la question de la place de la langue française dans les institutions européennes. Langue de travail privilégiée des Communautés européennes dans les premières décennies de l'histoire communautaire, le français a graduellement vu son rôle de langue véhiculaire se réduire au profit de l'anglais, notamment à partir de l'entrée du Royaume-Uni, de l'Irlande et du Danemark en 1973. Le français est toujours la première langue véhiculaire à la Court de Justice, mais dans les autres institutions l'anglais est de plus en plus prééminent. L'auteur rapporte les principales initiatives prises dans le monde francophone pour « inverser les tendances défavorables au français » (p. 87).

La deuxième partie du livre (chapitres 5-7) présente les résultats des enquêtes menées en 2000 et 2003. Le cinquième chapitre est de nature méthodologique. L'enquête en 2000 a été menée par questionnaire auprès des députés au PE. Certains députés ont été exclus de l'enquête (p. 94), notamment les membres du « groupe technique des députés indépendants – groupe mixte »², les non-inscrits et/ou les membres « d'un parti connu ou présumé extrémiste ». Il aurait été utile d'expliquer pourquoi l'appartenance d'un député élu par le peuple à l'un de ces groupes justifierait l'exclusion d'une enquête sur l'usage des langues au PE.

Le questionnaire est organisé en trois parties. Dans la première partie on demande aux députés d'indiquer dans quelle proportion³ ils utilisent les onze langues dans la communication dans son ensemble, puis dans certaines fonctions données, notamment dans les contacts avec les Directions générales du PE et avec la Commission européenne, et dans la communication orale informelle. Le questionnaire a été repris et mis à jour à partir d'une enquête analogue datant 1994⁴, ce qui permet une comparaison diachronique des résultats. Le questionnaire a été envoyé à 500 des 626 députés, avec un taux de réponse moyen de 34%, mais avec certaines différences entre pays. Ainsi, 68,8% des députés autrichiens et 55,3% des allemands ont répondu, contre 9,1% des espagnols ou 18% des britanniques. En général, on observe un taux de réponse plus élevé pour l'Autriche, l'Allemagne, les Pays-Bas et le Luxembourg, ce qui pourrait entraîner une surévaluation du rôle de l'allemand.

Le questionnaire vise à établir une « hiérarchie » entre les langues sur la base de deux indicateurs, à savoir (i) « le pourcentage de ceux qui utilisent une langue dans une situation donnée proportionnellement à toutes les réponses », et (ii) « la valeur moyenne des pourcentages des langues utilisées » (p. 96). La modalité de calcul du deuxième indicateur, cependant, aurait pu être expliquée plus clairement. Le lecteur doit donc admettre que cet indicateur est calculé comme la moyenne de la fréquence d'utilisation d'une langue X dans une fonction Y par ceux qui utilisent cette langue. On pourrait donc interpréter cet indicateur comme un indicateur d'intensité d'utilisation. Les deux indicateurs sont ensuite multipliés entre eux, puis divisés par 100 pour calculer un « indicateur final » qui montre le « pourcentage » d'une langue dans la communication globale (p. 97), ce qui en principe devrait fournir une base pour déterminer une hiérarchie globale des langues (cf. ci-dessus). L'auteur souligne que cet indicateur n'est pas un « pourcentage, bien qu'il y ressemble fortement » (p. 97),

² Rappelons en passant (ce que l'auteur ne fait pas) que le « groupe technique des députés indépendants – groupe mixte » (TGI) était un groupe parlementaire existant entre 1999 et 2001, qui rassemblait des partis politiques minoritaires sans aucune affinité idéologique ou politique. On y retrouvait des nationalistes, des libertaires et des régionalistes. Ce groupe avait été formé par plusieurs députés indépendants pour bénéficier des avantages techniques liés à une gestion commune plus efficace des activités parlementaires. Le groupe TGI ensuite a été déclaré en contradiction avec le règlement du PE par la Cour de Justice européenne.

³ Le choix est entre 0, 20%, 40%, 60%, 80% et 100%.

⁴ Schloßmacher, Michael (1996): *Die Amtssprachen in den Organen der Europäischen Gemeinschaft*. Frankfurt am Main: Peter Lang.

mais elle aurait pu mettre davantage en évidence ce que cet indicateur dénote exactement. En outre, le lecteur ne sait pas toujours comment il doit interpréter les valeurs prises par cet indicateur. Dans les annexes (p. XIX-XX), par exemple, la somme des « pourcentages d'utilisation dans la communication » des onze langues pour la question 1a (langues de travail à l'oral) est de 108,5 ; la somme des ces pourcentages pour la question 3b (langue de travail avec la Commission européenne à l'écrit) est de 103.

Dans la deuxième partie de l'enquête, on pose aux députés des questions concernant la disponibilité et la qualité de la traduction et de l'interprétation dans leur langue (parmi les langues officielles). Les questions posées dans la dernière partie visent à connaître les opinions des députés à l'égard de l'avenir du régime linguistique, notamment en vue de l'élargissement. L'enquête a été suivie par une série d'entretiens avec dix-huit députés dont quatorze germanophones et quatre francophones. Le but des entretiens est de comprendre les opinions de ces députés en ce qui concerne, entre autres choses, le rôle actuel et futur de l'allemand et du français dans les institutions de l'UE.

La deuxième enquête s'est déroulée en 2003 sur un échantillon de 126 observateurs (sur 162) des (anciens) pays candidats. Le taux de réponse est de 65%. L'enquête visait en premier lieu à analyser les connaissances linguistiques de ces observateurs et l'usage des langues pendant leurs activités au PE. L'enquête comprend aussi des questions concernant la disponibilité d'interprètes pour les langues officielles des pays candidats dans plusieurs types de réunions parlementaires, et les opinions des observateurs par rapport à une éventuelle réforme du régime linguistique du PE.

Les résultats des enquêtes sont présentés dans les chapitres 6 et 7. En ce qui concerne la première enquête, en règle générale, on constate une prédominance de l'anglais sur les autres langues dans la communication orale. Cette prédominance est due notamment à l'utilisation fréquente de l'anglais comme langue étrangère par des locuteurs non natifs, notamment dans la communication avec les Directions générales du PE et avec la Commission. La deuxième langue étrangère la plus utilisée est le français, mais on observe un recul par rapport à 1994.

La compréhension des résultats quantitatifs, toutefois, n'est pas toujours immédiate. À la page 108, par exemple, l'auteur écrit que « en réponse à la question concernant la communication orale en général, on constate que l'anglais vient en première place avec 29%, en deuxième position l'allemand (23%) et au troisième rang le français (17%) ». Il aurait peut-être fallu expliquer clairement à quoi ces pourcentages se réfèrent, et notamment s'il s'agit de pourcentages d'utilisateurs, de la fréquence moyenne d'utilisation, ou de l'indicateur « pourcentage d'utilisation dans la communication » mentionné dans le chapitre 5 (cf. ci-dessus). La question n'est pas anodine, car dans ce dernier cas, les résultats à la page 108 sembleraient être en contradiction avec le tableau 8 à page XIX, qui rapporte justement les valeurs de cet indicateur pour toutes les questions de la première partie de l'enquête et pour toutes les onze langues officielles. Pour la question 1a (communication orale en général), par exemple, le tableau rapporte des pourcentages différents, c'est-à-dire, 31 pour l'anglais, 25 pour l'allemand, et 19 pour le français. En outre, le résultat à la page 108 selon lequel le danois et le néerlandais (7% chacun) sont plus utilisés à l'oral que l'italien (4%) ou l'espagnol (3%) aurait mérité un commentaire plus approfondi.

Il faut enfin remarquer que la question 1a du questionnaire⁵ n'introduit pas de distinction nette entre les divers types de communication. Apparemment cette définition comprend aussi la conversation informelle (qui fait pourtant déjà l'objet d'une question séparée). Il n'est donc pas simple de comprendre les réelles habitudes communicationnelles des députés dans les séances plénières du PE, les travaux des groupes politiques ou des commissions parlementaires, et donc d'évaluer l'effet des services linguistiques sur les choix linguistiques des députés. Les questions 2a et

⁵ A l'oral « dans mon travail parlementaire, j'utilise tout considéré... » (p. VI et XI).

3a, par contre, sont un peu plus précises (respectivement, communication orale avec les Directions générales du PE, et communication orale avec la Commission européenne).

En ce qui concerne la communication dans le domaine de l'écrit, l'enquête montre qu'elle « ne diffère pas beaucoup de celui de l'oral » (p 115). Passons maintenant à la deuxième partie du chapitre 6. Cette partie aborde les questions de la disponibilité de services d'interprétation et de traduction dans les activités parlementaires et du degré de satisfaction des députés vis-à-vis des services linguistiques. Somme toute, il est difficile de tirer des conclusions nettes (p. 135), car il n'y a pas de corrélation très évidente entre, d'une part, la présence d'interprètes ou la fourniture de textes traduits, et d'autre part le taux de satisfaction des députés. Cependant, on peut remarquer que la disponibilité de services linguistiques est plus élevée pour les séances plénières et les réunions des commissions que pour celles des délégations interparlementaires. Dans le domaine de l'interprétation, ce sont surtout les délégations des « petits » pays qui déclarent une faible disponibilité, ce qui augmente le besoin de connaître des langues étrangères pour pouvoir travailler d'une façon efficace. Ce résultat est plutôt intéressant, car il fait indirectement allusion à la relation entre les choix de politique linguistique – en l'occurrence, des choix concernant la mise à disposition d'interprètes – et les besoins linguistiques des députés, qui à leur tour influencent leurs choix linguistiques.

Au niveau de la traduction, on n'observe pas de corrélation évidente entre la mise à disposition de documents, les retards de livraison et la satisfaction des députés. Cependant, on constate qu'en général les députés anglophones se trouvent en meilleure situation que les autres, à la fois en termes de mise à disposition des documents et de délais. Cela s'explique sans doute par le fait que « la grande majorité des documents est d'abord mise à disposition en anglais » (p. 133). Les députés de langue allemande, espagnole, française et italienne ont en moyenne moins de problèmes de disponibilité et de retard dans la livraison des documents que les autres députés non anglophones. Cette tendance confirme les remarques faites dans le cas de l'interprétation (cf. ci-dessus), c'est-à-dire, que la nécessité de connaître une ou plusieurs langues étrangères semble être inversement proportionnelle à la taille des pays et donc à la taille des services linguistiques mis à disposition.

Le chapitre 6 fournit enfin les résultats des entretiens avec les dix-huit députés de langue allemande ou française et la présentation des résultats de l'enquête du 2003. Cette dernière enquête montre que l'anglais est la langue étrangère la plus souvent utilisée dans la communication entre les observateurs des pays candidats et le PE. L'allemand, en moyenne, est plus souvent connu que le français par les observateurs. De nombreux observateurs connaissent le russe.

Le septième chapitre se penche sur la question de l'avenir du régime linguistique communautaire en 2000. L'opinion des députés à ce sujet était favorable au maintien du statu quo. En effet 65% des députés se sont exprimés en faveur du régime linguistique actuel. 43% sont opposés à une réduction du nombre des langues de travail, contre 38% qui y sont favorables. Les plus favorables à une limitation des langues de travail sont les anglophones, suivis par les francophones et les néerlandophones. La volonté de laisser le régime linguistique existant inchangé domine aussi auprès des observateurs des pays candidats (82%).

L'appareil bibliographique s'arrête pour l'essentiel en 2003, avec quelques références à des pages internet datant au plus tard de début 2004. En outre, certains ouvrages qui auraient pu être pertinents pour cette étude n'ont pas été pris en considération, notamment le « rapport Herbillon » concernant

la place du français dans les institutions européennes⁶, ou l'étude de Mamadouh et Hofman sur les langues et le multilinguisme au Parlement européen.⁷

En conclusion, l'étude « Les langues au Parlement européen : L'usage des langues officielles par les eurodéputés » contient certains éléments utiles dans une perspective historique de l'analyse du régime linguistique du PE et de l'évolution des habitudes communicationnelles des députés. Les résultats concernant les inégalités liées à la disponibilité des services linguistiques sont potentiellement intéressants, et il reste utile que ce thème fasse l'objet de recherches plus approfondies à l'avenir.

Michele Gazzola, Genève (Suisse)

Laihonen, Petteri (2009): *Language Ideologies in the Romanian Banat: Analysis of Interviews and Academic Writings among the Hungarian and Germans*. Jyväskylä: University of Jyväskylä.

In his study, Petteri Laihonen explores how metalanguage is circulated in different discourses in one of Europe's most multilingual regions – the Romanian Banat. Accordingly, the author carried out a many-sided analysis that aimed at: (1) exploring the range of folk theories or ideologies about language(s) in the Banat; (2) comparing the views of the local inhabitants with the views presented in the writings of the educated elite; (3) analyzing the interactional site (interviews) where metalinguistic talk occurred. Actually, this study is a doctoral dissertation defended in Hungarian Studies (University of Jyväskylä) in June 2009. It is composed of six articles, which have been written in three different languages (English, Hungarian and German) and published in reputable periodicals and collections. Furthermore, it includes an adjoined and extended introduction that summarizes the research background, the analytical methods, and the achieved goals. Although multilingualism in the Banat is investigated with a focus on the Hungarian language, all available data on the other regional languages is discussed throughout the book, especially with respect to the German written sources and interviews with German speakers. From a methodological point of view, the study is an attempt to bring together insights from the fields of Language Ideology and Conversational Analysis.

The study is based on the fieldwork that took place in the Romanian Banat and was organized within the framework of the Finnish-Hungarian project „The Lost Future – die expatrierte Kultur“ (1998–2000). For the Finnish part this fieldwork project had the goal of collecting life histories, accounts on intercultural contacts and language use among the Germans and Hungarians. P. Laihonen's approach can be considered empiricist, inductive and with a bottom-to-up view, as he came up with the theme of language ideologies and the CA methodology only after visiting the field. Conceiving data producing and knowledge-building processes as a basically intersubjective and interactional enterprise, P. Laihonen is concerned a great deal with his position and orientation as a scholar in Hungarian Studies and as a field-researcher. Thus, P. Laihonen regards himself and his Finnish colleagues as “travelers” with no predetermined agenda in the field (p. 20). Evidently, this

⁶ Herbillon, Michel (2003): *Rapport d'information sur la diversité linguistique dans l'Union européenne*. Document N° 902. Paris: Délégation de l'Assemblée nationale pour l'Union européenne.

⁷ Mamadouh, Virginie/ Hofman, Kaj (2001): *The language constellation in the European Parliament (1989-2004)*. Report for the European Cultural Foundation. Amsterdam: University of Amsterdam. Amsterdam Study Centre for the Metropolitan Environment.

positioning marks the difference from the majority of previous research on the area which, according to the author, suffered from certain shortages such as inheriting the national(istic) agendas and serving one (national) perspective over or against others (p. 10, 16). Though Hungarian sociolinguists have valuably contributed to the study of Hungarian paired bilingualism and contact variants in the countries around Hungary, their work has been mainly devoted to examining Hungarian language rights situation and language maintenance, as pointed out on various occasions by Miklós Kontra. The methods have thus been often quantitative, based on Labovian sociolinguistics. In contrast to it, P. Laihonen's study has qualitative, descriptive and theoretical goals. Namely, he overtly shares the viewpoint of some other researchers regarded as "outsiders" to the region for cultural and political reasons, whose basic motivation has been to empirically investigate data in the field and to render criticism of the phenomena that are usually taken for granted by academics or local inhabitants (e.g. K. Verdery, S. Gal, J. Langman, E. Mclure & M. Mclure; p. 17). Building mainly on the North American scholarship (M. Silverstein, J. Irvine, S. Gal, K. Woolard, B. Schiefflin, P. Kroskrity), P. Laihonen's point of departure is a rather operative (and reduced) definition of language ideologies as "explicit metalinguistic discourse or talk about language" that serves his analytic intentions of identifying ideological standpoints in the flow of data (p. 26).

P. Laihonen differentiates at least three types of political and institutional settings within which the discourse on language is generated: that is, written discourse by the national elites, written discourse by the local intellectuals, and oral discourse by the local inhabitants. According to Laihonen, in the national historical discourses on the Banat, be it German, Hungarian or Romanian, the period of their own (national) hegemony is referred to as a period of "golden age" (p. 14–18, 91–102). Furthermore, written discourses of the respective national elites (historians, ethnologists, and linguists) share many common strategies and topoi, such as the followings: an image of the Banat as an arena for languages in competition is constructed; ethnic groups are conceived as distinct from each other; an ethnic group with its language is studied as an isolated community and depicted by the "language enclave" (Ger. *Sprachinsel*) metaphor; the topics of language contact and multilingualism are marginalized, neglected, depicted by the metaphors of "language corruption", or alike. Although the national elite discourses are endorsed by the writings of local Banatian intellectuals, they also acknowledge the positive folk views on multilingualism. In the writings of local intellectuals, the intense everyday language and inter-ethnic contacts are usually reported on, and the conflict of interests between different centers of power are referred to. Also, they often point to the fact that the local political sphere does not support multilingual practices. In that way, as argued by P. Laihonen, the local intellectuals may be seen as having "a mediating position between national and folk views" (p. 35). Finally, by interviewing Hungarian and the German speakers in the Banat, it appeared that folk views generally challenge the official and elite standpoints, but there are also some points of interference. The widespread views of the informants on the languages in their repertoire – Hungarian, German, Romanian, etc. – coincide with those of other multilingual communities in Central Europe, i.e. the practical and instrumental value of minority languages is low but they are ascribed emotional value. As in the case of Baranya in Hungary (see S. Gal), the case of German minority language gives rise to a slight paradox: it is seen as the language of the highest prestige in the region though the everyday use of it is declining. However, the most striking disparity between the elite and folk discourses is found with regard to attitudes to regional and individual multilingualism. As opposed of elite views, multilingualism is usually described by the informants as a "positive", "natural", "essential to the region", "part of 'our' [old inhabitants'] identity", "the indicator of tolerance" and "useful" (p. 40–41, 105). In contrast, monolingualism has been in the main depicted in negative light, as "part of 'their' [Romanian newcomers'] identity", or "indicator of intolerance" (p. 42). Yet, even within this ideological nucleus, ambiguities and paradoxes can arise

when the other common ideological core comes about that “monolingual Romanians, even family members, are not expected to learn Hungarian or German”. In this sense as P. Laihonen puts it “multilingualism might be a value or a language ideology in the Banat, but not as much a 21st century practice” (p. 43).

The task of this study was not just to offer an inventory of academic and folk theories but to analyze the intersubjective nature of the collected statements and the emerging interactional structures *in situ*. That is achieved by combining the approaches of Language Ideology and Conversational Analysis, which is additionally justified by reasons inherent in both fields, i.e. both of them are oriented towards language use phenomena, both of them have an inductive tradition and a bottom-up view to research (also published in *Journal of Sociolinguistics* 12/5, 2008: 668–693). Although practitioners of CA have been generally reluctant to include ethnographic and historical “context” in which the interaction they analyze takes place, comparative research has pointed to language and culture based differences. Then again, previous research on language ideologies has used interactional data mainly in order to illustrate how certain extralinguistic phenomena are represented or “trajected”. Various scholars have put effort in connecting discourse features to the ideological dimensions of interaction, but their understanding of discourse context seems to be much broader than that of CA analysis (e.g. C. Briggs, A. Cicourel, M. Heller). However, CA analysis is restricted to only those traces of other discourses that are evidently justified in the course of interaction. By analyzing the components of semi-structured interview as a speech event, P. Laihonen shows that competing language ideologies may be constructed by the informants on the spot. It is demonstrated in addition how a *repair sequence* may be employed to construct and maintain the speakers’ potential identities. In fact, in the interviews between a standard monolingual (Hungarian) speaker and a substandard multilingual speaker usually a “contact expression”, also labeled as “heteroglossic lexical item” or just “code switching”, represented a potentially “problematic” term. According to P. Laihonen, the typical repair sequence, be it initiated by the interviewee or by the interviewer, is followed by a turn from the interviewer who offers a standard term and by a turn from interviewee who offers a self-criticism or apology for not performing well. In that way, the standard language, in this case Hungarian, is collaboratively constructed as superior to the regional variety. This structural analysis leads us to another set of ideological nuclei – standard languages are often equated with national language, considered as of higher social value than local varieties and related to the question of nationality. In this respect, P. Laihonen argues that Hungarian culture is a typical standard language culture. On the other hand, Laihonen remarks that speakers of local German varieties tend to act differently, i.e. they value their local variety more than the standard German.

Laihonen’s study is a noteworthy contribution to the research on multilingualism which provides data on variability and complexity of possible discourses on language in the Romanian Banat. By illustrating how fundamental concepts such as multilingualism can be interpreted in different discourses, he demonstrated that the national educated elites’ discourses are still to expand the understanding of multilingualism, contact varieties, and standard languages. The study by Laihonen can also be credited for taking the interactional approach within the field of Language Ideology a step further. This work can be criticized for not connecting personal information (age, gender, occupation, etc.) of the interviewees to language ideologies, which, as pointed out by the author himself, could have raised ethical concerns with respect to informants, but is also underpinned by the author’s conviction that language ideologies are not stationary points of a personal belief system.

Marija Ilić, Beograd (Serbia)

Catherine Kerbrat-Orecchioni/ Véronique Traverso (eds.) (2008): *Les interactions en site commercial: Invariants et Variations*. Lyon: ENS Editions. 307 pp. ISBN 978-2-84788-134-9. EUR 34.00.

Catherine Kerbrat-Orecchioni et Véronique Traverso ont toutes les deux collaboré, au sein du laboratoire ICAR à Lyon en France, à l'élaboration et au parachèvement du programme de recherche "Commerces et Services" qui a débuté en 1996. Dix ans après, leur ouvrage présente l'avancement des travaux effectués et les enrichit avec des études menées en parallèle par d'autres chercheurs, en signant ainsi une remarquable contribution à l'étude des interactions en site commercial.

Centrant leur attention sur l'importance des données naturelles, les neuf contributions dressent un tableau, en langue française, de différentes méthodologies permettant d'aborder l'interaction en site commercial. Le lecteur s'apercevra très rapidement des différences théoriques sous-jacentes aux différentes études, mais comme il est souligné par les deux directrices de l'ouvrage dans leur présentation, cette collection d'approches revendique à la fois son hétérogénéité et sa non-exhaustivité. On pourrait néanmoins regretter, pour compléter le tableau, de l'absence d'une étude basée sur l'Analyse Conversationnelle, approche reconnue pour les analyses des interactions en milieu naturel, dont les travaux d'Elwys De Stefani sur les interactions au supermarché (2006) est un bon exemple. Cependant, cette approche trouve une place importante dans les travaux de Véronique Traverso.

Le plan de l'ouvrage est structuré en deux parties, signalées sur la couverture par le sous-titre "Invariants et Variations" et à l'intérieur du volume par une première partie intitulée "Eclairages" et une seconde "Variations et Comparaisons". Elles engagent ainsi le pari sur la mise en évidence aussi bien d'un ensemble de caractéristiques invariables propres aux interactions de commerce, que de différentes formes de variation.

Dans ce sens, la première partie réunit des articles avec une orientation plutôt théorique sur les interactions en site commercial, montrant sa contribution au développement d'objets de recherche plus larges tels que la dimension relationnelle, les activités, etc. La deuxième partie donne des exemples de variations, aussi bien d'un point de vue institutionnel/organisationnel (Interactions de commerce en site commercial vs. Interactions de commerce hors-site vs. Interactions de service) que d'un point de vue interculturel.

Tous les articles ainsi réunis s'ordonnent et s'éclairent mutuellement autour du thème des interactions en site commercial, en faisant écho à une des questions fondamentales des approches interactionnelles qui est celle du contexte.

La première partie appelée "Eclairages" regroupe quatre articles.

Dans un premier temps, Véronique Traverso présente une analyse très intéressante basée sur un corpus vidéo réalisé dans un petit site commercial, une boulangerie. Elle décrit l'interaction en deux temps distincts: un temps d'interaction latente qui débute dès l'entrée du client dans le site, et un temps d'interaction focalisée qui marque le temps des échanges entre le client et le vendeur. Elle aborde ainsi l'interaction dans une perspective globale saisie à travers trois dimensions caractéristiques de l'interaction en site commercial, à savoir la particularité du lieu, la spécificité du cadre participatif et la multimodalité. Ces trois dimensions sont explorées tout au long de l'interaction, de l'entrée du client jusqu'à sa sortie. Pour chacune de ces dimensions, elle met en évidence des caractéristiques systématiques que l'on peut résumer comme suit: tout d'abord l'organisation spatiale du lieu peut influencer le déroulement de l'interaction en imposant des contraintes, comme par exemple au niveau du déplacement des clients; par ailleurs ces mêmes contraintes peuvent servir de ressources aux participants. En outre, ce type d'interaction implique un ou plusieurs participants permanents, le(s) vendeur(s). Le vendeur se trouve ainsi pris dans une interaction de type sériel (Traverso 1997), alors que le client est pris plutôt dans une interaction ponctuelle, singulière:

cela crée une asymétrie entre les participants. Enfin, les gestes ont une valeur signifiante pour l'interaction : partant d'une réflexion sur la manière avec laquelle les participants coordonnent leurs actions, tout en tenant compte des formes des échanges et des objets impliqués dans la transaction, Traverso démontre comment ces derniers construisent et rendent intelligibles leurs actions en cours.

Dans son chapitre, Laurent Fillietaz se penche sur un corpus audio avec des conseillers-vendeurs en interaction avec des clients dans des surfaces spécialisées. En se basant sur le modèle hiérarchique genevois, qui distingue deux principes fondamentaux pour le déroulement d'un échange (complétude dialogique vs complétude monologique), il se focalise sur la séquence spécifique de la requête (Roulet et al 1985). Il amène ainsi le lecteur, de manière très convaincante, au fil de l'analyse à reconnaître les mécanismes sous-jacents à la construction collaborative de la requête, dont le résultat est une «représentation intersubjectivement ratifiée de la situation». Il ajoute dans son analyse le concept d'identité des participants et celui d'univers de référence et propose ainsi de revisiter des conceptions épistémologiques traditionnelles, comme le déterminisme et le constructivisme, de sorte à concilier des visions distinctes mais complémentaires. Reste à savoir si ces modèles épistémologiques peuvent être intégrés dans le même modèle d'analyse ; or le modèle modulaire genevois, en faisant la distinction entre les dimensions linguistiques, textuelles et situationnelles, insiste sur des démarcations théoriques qui ne sont pas a priori pertinentes pour les participants. On peut ainsi se demander comment la conciliation entre déterminisme et constructivisme traite celle entre analyse etic et emic.

Catherine Kerbrat-Orecchioni commence son article directement avec un extrait et pose ainsi le ton de son analyse, qui se veut très proche des données. Elle fait l'hypothèse que les participants cherchent à établir des rapports interactifs harmonieux (*friction free*, Marquez Reiter 2000). Dans ce sens, ils mettent en oeuvre un ensemble de procédés reconnus, entre autre la politesse linguistique. En utilisant le modèle très connu de Brown et Levinson (Kerbrat-Orecchioni 1992) reprenant l'approche de la face de Goffman, et l'analyse des actes de langage potentiellement menaçants pour les faces, elle explore ce qu'elle appelle "l'emballage rituel" des trois séquences principales des interactions, à savoir, l'ouverture, la clôture et les épisodes de requête. Elle met ainsi en évidence le caractère adaptatif de l'exercice de la politesse et des relations interpersonnelles asymétriques. Enfin, elle localise les possibles manifestations de la variation culturelle dans les connaissances qui permettent aux participants de répondre à la question de savoir "avec qui" et "dans quelle situation" il convient d'être poli. On peut se demander alors comment procède l'analyste pour accéder à ce type de connaissances et dans quelle mesure ce type de connaissances détermine à priori le déroulement de l'interaction.

Enfin, le quatrième article, co-écrit par Marianne Doury et Véronique Traverso, se focalise sur un corpus de plusieurs enregistrements dans un commerce de presse. Dans cette contribution, elles mettent en lumière les variations des fonctionnements interactionnels relatives à la spécificité du contexte étudié. Ainsi elles distinguent le développement d'un système de fonctionnement spécifique au commerce en question et l'existence d'un système de fonctionnement sous-jacent plus "standard" des sites commerciaux en général. Elles mettent notamment en évidence les échanges ludiques comme caractéristique spécifique de ces interactions commerciales. Leur analyse propose de catégoriser les clients en deux groupes différents : le premier est celui des personnes habituées, le deuxième celui des personnes de passage "qui se caractérisent comme des visiteurs". Ces deux groupes contribueraient, d'un point de vue interactionnel, de manière différente à l'accomplissement de la rencontre. Un des effets importants de l'existence de ces catégories serait une négociation différente pour chaque groupe de ce que Véronique Traverso appelle dans son chapitre le «cadre participatif». Le vendeur – participant permanent analysé dans le chapitre de Traverso - joue un rôle central dans ces négociations/changements, car il configure les activités interactionnelles avec les clients. En effet, les auteures suggèrent que ce dernier joue un rôle déterminant, à l'instar d'un

«maître d'oeuvre», dans la catégorisation des clients dans un des groupes (habitués, vs. de passage) et dans la personnalisation des échanges.

La deuxième partie de l'ouvrage s'intitule "Variations et Comparaisons" et regroupe quatre articles.

En explorant cinq corpus différents, Isabelle Dumas aborde dans un premier temps l'étude des marqueurs linguistiques et interactionnels spécifiques à l'histoire conversationnelle (Galopentia 1985), aux modules conversationnels (Vion 1992), aux rituels d'ouverture et de clôture, à la formulation des requêtes et aux actes de remerciement - ceci afin de comparer les interactions de commerce et les interactions de service. L'axe relationnel est exploré en termes de distance entre ce qu'Isabelle Dumas appelle les "commagents" (pour commerçants agents) et les "cliagers" (pour clients usagers). Une différence fondamentale se dégage de son analyse : la distance qui sépare les participants est plus grande dans le cas des interactions de service. L'intérêt de la création de ces « catégories-valises » reste cependant à prouver de manière plus convaincante : leur utilisation, définissant les rôles des participants, peut sembler contradictoire par rapport au cadre théorique annoncé en début de texte, c'est-à-dire une pragmatique interactionnelle inspirée par l'analyse conversationnelle, l'ethnométhodologie, la micro-sociologie, etc. En effet, ces termes délimitent à priori les rôles des vendeurs et contredisent par conséquent quelques fondamentaux analytiques des approches évoquées dans le cadre théorique du chapitre. À nouveau se pose la question de la manière dont on peut combiner les résultats émanant d'une approche plurielle.

L'étude de Marie-Cécile Lorenzo-Basson s'attache à un type spécifique d'interaction de commerce: la vente à domicile. En travaillant sur un corpus audio de vendeurs d'encyclopédies, elle met en évidence le caractère collaboratif des interactions dans une perspective rarement évoquée dans les études interactionnelles, à savoir la manipulation de la force de vente. Son article montre comment l'acheteur n'est pas un client naïf et participe pleinement au déroulement de la transaction commerciale. On est cependant un peu étonné de certains rapprochements rapides entre les observables de l'interaction et des explications psychologiques moins visibles, qui mériteraient d'être mieux explicitées.

L'étude de Neijete Hmed soulève de nombreuses questions en termes d'analyse comparative et d'analyse interculturelle. En se basant sur trois corpus enregistrés dans des contextes semblables, en France et en Tunisie, elle souligne des différences de fonctionnement marquantes et systématiques. Son travail sur les commerces français, tunisiens et franco maghrébins, est d'autant plus important qu'il y a très peu de littérature sur ce sujet, de plus, impliquant la langue arabe. Son troisième corpus de sites franco maghrébins, lui permet de souligner des mécanismes spécifiques du code-switching et du contact interculturel.

En continuité avec Neijete Hmed, Rosina Marquez Reiter et Miranda Stewart apportent une contribution intéressante dans le domaine des analyses interculturelles. Leur travail basé sur un corpus comparatif expérimental (simulations d'achats) entre des interactions commerciales chez des commerçants de l'électroménager à Montevideo et à Edimburg, compare les deux dimensions fondamentales d'une interaction décrites par Tannen (1984), l'engagement et la considération. Elles avancent que ces deux besoins sont liés aux normes de politesse propres à chaque pays. Leur étude aboutit à une comparaison des stratégies établies selon ces deux besoins et les différences qui en découlent. Bien que des différences d'usages et donc de stratégies sont attestées entre les deux corpus, la prédominance des stratégies d'engagement est incontestable. Les auteures signalent elles-mêmes les faiblesses de leur corpus (corpus expérimental, absence d'enregistrements vidéo) par rapport aux règles méthodologiques des approches interactionnelles travaillant sur des données authentiques. Cependant, pour le lecteur, ceci est moins problématique que la manière dont les deux « besoins » sont identifiés dans l'analyse empirique des données.

En mettant en évidence "plusieurs versions de la linguistique interactionnelle", ce collectif nous apporte des éléments essentiels pour comprendre et saisir l'organisation sous-jacente aux interactions en site commercial. La diversité des approches portées par des spécialistes de l'analyse des interactions permet non seulement de proposer des analyses complémentaires, mais donne aussi au lecteur l'opportunité d'en discuter certaines. À travers la richesse empirique et l'ambition théorique de cet ouvrage, les jalons de l'étude des différents aspects qui constituent les interactions en site commercial sont posés et ce livre fait déjà référence.

Références

- De Stefani, E. (2006): Le chiusure conversazionali nell'interazione al banco di un supermercato. In Bürki, Yvette/ De Stefani, Elwys (eds.): *Trascrivere la lingua. Dalla filologia all'analisi conversazionale*. Berne: Peter Lang, 369-403.
- De Stefani, E. (à paraître): L'accomplissement du contexte pendant les courses au supermarché. In: Mondada, Lorenza (ed.): *Approches ethnométhodologiques et conversationnelles du contexte*. Verbum.
- Goffman, E. (1974): *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit.
- Golopentia, S. (1985): *L'histoire conversationnelle*. Urbino: Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, 1-21.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992): *Les interactions verbales*. T. II: Paris: A. Colin.
- Marquez Reiter, R. (2000): *Linguistic Politeness in Britain and Uruguay: A Contrastive Study of Requests and Apologies*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins.
- Roulet, E./ Auchlin, A./ Moeschler, J./ Rubattel, C./ Schelling, M. (1985): *L'Articulation du discours en français contemporain*, Berne/ Francfort-s.-Main/ New York: P. Lang.
- Tannen, D. (1984): *Conversational Style: Analyzing Talk Among Friends*. Norwood: Ablex.
- Traverso, V. (1997): Des échanges à la poste: dialogues, trilogues, polylogue(s)? *Cahiers de Praxématique* 28: 57-79.
- Vion, R. (1992): *La Communication verbale: Analyse des interactions*. Paris: Hachette.

Vassiliki Markaki, Lyon (France)

Jahr, Ernst Håkon (2008): *Språkhistorie og språkkontakt. Language History and Language Contact*. Festschrift til Ernst Håkon Jahr på 60-årsdagen 4. mars 2008. Edited by Geirr Wiggen, Tove Bull, Marit Aamodt Nielsen. Oslo: Novus Forlag. 333 pp.

It is no secret that the festschrift genre has got a bad reputation and is up against hard odds in the academic world of today: „Angesichts von Termindruck und genereller Überlastung verkommt die Festschrift zu einem lästigen Ritual, dem man nur noch fahrlässigen Respekt zollt, denn da es an Zeit und Ruhe zu einer spezifischen Auseinandersetzung mit den Interessen und Leistungen des Geburtstagskinds fehlt, füllen sich nicht wenige Festschriften mit aus Zettelkästen und Schubladen gezogenem Material, das dann auch verantwortlich ist für die beklagte Zufälligkeit der in dem Band versammelten Themen“ (Keazor 2002). Because people have so many other things to take care of, what we find in festschriften is what the invited contributors happened to find in the drawers of their desk. It may be said even more harshly, as in this quote given in Wikipedia's festschrift entry: “a Festschrift frequently enough also serves as a convenient place in which those who are invited to contribute find a permanent resting place for their otherwise unpublishable or at least difficult-to-

publish papers". The sad outcome of all this is that festschriften are loved by few others than those they celebrate: "Festschriften sind wegen der nicht seltenen Zufälligkeit der darin versammelten Themen eher bei den Jubilaren als beim Publikum beliebt" (quote in Keazor 2002). In consequence, festschriften are no love-affair of publishers either, as clearly expressed in this statement on a publisher's blog: "The *Festschrift* has fallen on hard days in academic publishing. When one of these proposals lands on an academic publisher's desk, many will hit "reject" faster than a *Jeopardy!* contestant can click the response button" (Reid 2009).

Dictionary definitions of *festschrift* read something like: (i) a collection of writings, (ii) contributed by colleagues and former students of a scholar, (iii) and published to celebrate and honour the scholar on the occasion of their retirement or an important anniversary, typically their sixtieth, sixty-fifth, or seventieth birthday.

As is clear from the quotes above, the festschrift's bad reputation is mainly to do with element (ii) of the definition. What is needed is another kind of effort on the part of the contributors, as well as editors. Or else, simple market mechanisms will soon bury the festschrift for good. On the publisher blog mentioned above, a summary of all the arguments against publishing festschriften is followed up by "a proposition: honor your teacher or colleague by putting together a volume that will be so timely, so gotta-have, so editorially integrated that we can't resist. In other words, break out of the old *Festschrift* model [...] – a proposition with consequences: "This is going to require much more work on the part of the volume editors, and it will require more work, commitment and cooperation on the part of the participants. They can't reach into their hard drive and dust off an essay they'd always hoped to publish some day. And the editors of this book have to be prepared to be fairly hardnosed" (Reid 2009). An adjustment of the old festschrift model along such lines is certainly a necessity, let alone because the academic world itself is increasingly bound to work according to market mechanisms. As money allocations to academic institutions become increasingly dependent upon various indicators such as 'the number of peer-reviewed papers per year', it goes without saying that the quality of the traditional festschrift will have to be secured by peer-reviewing if we want to secure the festschrift tradition.

However, there is another way of breaking out of the old festschrift model to be considered. The book under review here is called a *festschrift*, although element (ii) of the definition is not satisfied: the book is a collection of texts written not by colleagues but by the honouree himself. The book is edited by colleagues, though, with the clear intention to create the honouree's portrait as they see him and wish to pass him on to future generations of colleagues in the field. To the extent that this is the main aim and function of a festschrift, one might indeed argue that such an honouree-authored festschrift can preserve and defend the legitimacy of the festschrift tradition just as well as, and sometimes perhaps even better than most colleagues-authored festschriften can.

The book is published by Novus Forlag in Oslo. This company has published several honouree-authored festschriften in recent years, alongside the traditional colleagues-authored ones. Due to the limited market, compared to the English language or German language markets, the publication of academic books in the Nordic countries are often subsidized by institutions and foundations. This book was published with financial support from the University of Agder (Kristiansand), where Jahr is a professor of Nordic linguistics. In addition, there is a strong tradition for subscribing to festschriften in the Nordic countries, not the least in Norway, so that one–two–three hundred copies are sold in advance to subscribers, who this way get their names on the *Tabula Gratulatoria*. I imagine that these two secure financial sources explain how Novus can take on the challenge of publishing festschriften. The books are often in hard cover and very nicely done. This holds true also of the book under review. It might be added, though, that plans for a honouree-authored collection will rarely be able to compete with plans for a peer-reviewed colleagues-authored collection if the

'market mechanisms' allocate no money to an institution for publishing texts that were already published.

In accordance with the norms of the genre, the book opens by showing a picture portrait of the honouree together with his signature. The editors follow up with a nine-page text portrait (pp. 5–13). First they put focus on Jahr's impressive administrative and entrepreneurial achievements, which can only be hinted at here: 'the institution-builder' is perhaps best illustrated by Jahr's role, as vice-chancellor of the precursory institution during 2000–2007, in the creation of the University of Agder (which runs as Norway's fifth university since 2007), while 'the instigator of academic debate and writing', both in Norway and internationally, emerges when we recall that Jahr initiated the *Meetings on Norwegian Language* (MONS, which run on an annual basis since 1985), and founded more than an handful of scientific book series and journals (among those *Studia Nordica* and the *International Journal of Applied Linguistics*).

However, the editors' intention in creating this festschrift has been to emphasize Jahr's own scientific contributions, and they move on to "draw some main lines in Ernst Håkon Jahr's purely linguistic work": The works comprise about 200 titles, "most of it within synchronic and historical sociolinguistics, particularly in relation to language contact, language conflicts and language planning, language history, the history of Nordic linguistics, and historical linguistics in general" (p. 9). The book "collects a representative sample" (cover text) of these works, and thus gives us Jahr 'the linguist', as seen by the editors. The full list of publications, covering the years 1974–2007, is given at the end of the book (pp. 302–328).

The collection contains 20 texts. The editors have chosen to order the texts chronologically, not thematically. Such a choice has its implications, of course, and the felicity of the choice can only, as always, be judged with reference to the intended readership and uses of the book. The two ordering principles (chronological and thematic) suggest different ways for readers to approach a book, and perhaps even attract differently interested readers. A thematic grouping of the texts is in itself an attempt to "draw some main lines". In contrast, a chronological ordering does not in itself invite to see "main lines", but does help readers to see when and how "main lines" (if discovered) appear, reappear, and develop throughout the work. Those readers who look for 'the whole scholar' are better served by the chronological perspective than those who look for 'one of his themes'. By their choice to paint Jahr in his scientific development, the editors invite the reader to seek acquaintance with him under that perspective. This may indeed be the best and most interesting approach as far as established and well-read scholars in the field are concerned. But I think that students and other newcomers to the field would have been better served by a thematic grouping; or they should at least have been given some advice about where to start and how to continue their engagement with the various main lines of Jahr's work – I am thinking in particular of non-Norwegian Scandinavians and students of Scandinavian elsewhere in the world.

This latter point will be obvious to whoever reads the first and the last text of the collection. The first text (a chapter from Jahr 1978, a book about the language-political organisation *Østlandsk reisning*) describes and analysis at length (pp. 17-72) the debates about "*De valgfrie*" 'the optionals' in connection with the orthographic reform of 1917. The text is a true classic and generous mine of information to any scholar who is familiar with the Norwegian *språkstrid* 'language struggle' and wants to study in detail the emergence of the 'liberty of choice' principle which characterises the orthographic norms of both Norwegian written languages (Bokmål and Nynorsk). But for readers who are unfamiliar with this struggle and its socio-historical context, reading of the first text must appear a rather meaningless tour de force, as the *why* of these debates remains a presupposed common knowledge. However, the meaning of it all is brilliantly offered in the collection's very last text *The planning of Norwegian as a sociolinguistic experiment* (from 2007: 278-301). This text gives both a well-structured overview and a good understanding of the Norwegian language situation

as it has developed from 1814 until today, including a paragraph on the 1917 reform and its significance in the development: "Parallel to the Bolshevik political revolution in Russia in 1917, a sociolinguistic revolution 'from below' had taken place in Norway that same year" (p. 292). So my advice to students and others who will want to consult this book in order to familiarize themselves with the Norwegian language situation, is to start with the last text.

When it comes to advices of this kind, it is not without relevance of course that the last text is written in English and also for that reason is more immediately available to a broader readership than the first text which is written in Norwegian. Seven of the twenty text are in Norwegian language, but as all 'main lines' appear in one or more of the English texts, the book should be 'value for money' even for buyers and readers who do not master Norwegian.

Jahr himself masters, as all Norwegians are supposed to do, both Nynorsk and Bokmål and their respective ranges of 'optionals'. Most of his writings are in so-called radical Bokmål, i.e. Bokmål with a number of orthographic choices which reflect phonetic and morphological features of speech traditionally associated with the *folkemål* ('folk speech', dialects) of South-Eastern Norway, including the working class dialect of Oslo, and which bring Bokmål closer to Nynorsk. We learn where Jahr stands not only from *what* he writes but also from *how* he spells and inflects it. If Nynorsk is chosen as the basic norm in one of the texts (pp. 150–157), this again is certainly to be taken as a way of expressing content, as the text is from a festschrift to a colleague who usually writes in Nynorsk (or rather this is the way I as a Norwegian reader automatically understand the choice of language): the accommodating choice of writing code is a way of honouring. In view of my introductory claims about a generally lenient approach to festschrift contributions, I hasten to add here that this is something Jahr must be completely acquitted of, insofar as four of the texts which the editors have chosen to include in this volume are contributions to festschriften (to Nils Hallan 1991; Mirja Saari 1993; R. Filipovic 1998; Peter Trudgill 2003).

Also when he writes in Nynorsk, Jahr opts for the 'radical' forms, which means that he chooses among the 'optionals' in a way that brings Nynorsk closer to Bokmål. Thus, Jahr actually uses the two orthographic norms in accordance with the very idea behind the introduction of 'optionals', namely that a steadily increasing use of the 'radical' forms within both norms would lead to the merger of Bokmål and Nynorsk and the emergence of a Samnorsk (pan-Norwegian) language. This attempt at language planning, launched by the 1917 reform and developed further in "the Bokmål sociolinguistic revolution of 1938" (p. 296), met with hard resistance in parts of the society and eventually led the government, in a report to Parliament in 2002, to declare "that the pan-Norwegian (the Samnorsk) policy had been a failure and that it should no longer be pursued politically" (p. 298). The Bokmål *written* standard was in many respects restored to a pre-1938 position by new reforms in 1981 and 2005. Jahr argues, however, that "a lasting result of the sociolinguistic experiment of 1938 [is to be found in] the obvious demotion of upper-middle class Oslo speech as a model for other speakers that has taken place since 1938. [...] the status of upper-middle-class Oslo *speech* as 'Standard Spoken Norwegian' seems to have been definitively lost" (pp. 299f.). While I think that other factors, including the modern spoken media in particular, may have influenced the ideological climate surrounding language varieties even more significantly, I also think that Jahr is right in pointing out the subversive potential of orthographic 'optionals' that allow for socially meaningful speech differences to be reflected in the written language. A shared and strong standard language ideology is harder to construct and maintain when the endeavour is undermined rather than supported by the written language.

What then are the main lines in Jahr's work, as these appear from the selected texts? There are three: Language struggle and planning in Norway, Language contact situations and Sociolinguistic issues in phonology and syntax.

In addition to the first and last texts of the volume, which were mentioned above, three more texts belong to the 'language struggle and planning' line. In a text taken from his doctoral dissertation *Talemålet i skolen* 'The spoken language in the school' (from 1984, pp. 109-120), Jahr analyses national and local debates, from the years around 1900, concerning the speech of town people (town dialects) and how it should be seen and treated in the school. In terms of genre, this text goes with the text about the 'optionals' and is in its context here liable to the same verdict: It can be interestingly meaningful only to readers who are already familiar with the longstanding Norwegian tradition (starting with a Parliament decision in 1878) for defending the children and their dialects against any standardizing attempts from the school. This issue is not further illuminated in any of the texts in the collection; it is mentioned in the last text (p. 285), where I once again advice new-comers to begin.

If I allocate *Forklaringsmodeller i norsk språkhistoriskrivning* 'Models of explanation in Norwegian language history' (from 1993, pp. 170-185) to the 'language struggle and planning' line, this is because, as explained by Jahr, the history of modern Norwegian is not about the 'internal' but the 'external' development of the language: "[...] as the tradition has been, and for the time being still is, the 'history of modern Norwegian' simply means the history of the Norwegian language struggle, of how the two Norwegian written languages have been formed through planning, politics and struggle, and how the language situation in Norway has become what it is with the conditions of year 1814 as the line of departure" (pp. 170 f.). Jahr distinguishes four models. First, the *Seip model* (after Didrik Arup Seip, professor of Nordic linguistics in Oslo 1916-1953) conceived of the Norwegian vs. Danish conflict exclusively in national terms and operated with a teleological understanding of a 'natural' development of the written language from being Danish to becoming Norwegian, as a 'natural' consequence of Kristiania (Oslo) replacing Copenhagen as the governmental centre after 1814. Second, a *pedagogical model* is singled out as secondary and supplementary to the Seip model; it explains the history of modern Norwegian by referring to the difficulties that Norwegian school children experienced with Danish as their written language throughout all of the 19th century. Third, a *sociology-of-language model* emerges in the 1960-70s and develops explanations in terms of the social advantages that a social group can secure for itself by virtue of having the country's written language reflecting the phonology and morphology of its own spoken language. Finally, the *national-social model* combines the national focus of the Seip model with the social focus of the sociology-of-language model and is alone said to be "potent enough to integrate in their totality the whole gamut of national and social conflicts that can be observed in the history of modern Norwegian" (p. 183). As the latter model is being developed by Jahr himself since the mid-1980s (p. 184), I take it that we may look forward to experience its potency in the book which Jahr is presently writing, "a book in English about the history of the Norwegian language after 1814 which is meant for the international scholarly community as an update of Einar Haugen's 1966 book" (p. 9).

In *Language planning and language change* (from 1989, pp. 136-149), the focus is moved from struggle to planning. The paper exemplifies "three possible ways in which language planning can cause change in speech in a given language" (p. 137). The first way – "*introducing a new feature into the language in question*" – is exemplified by a Norwegian 1951 reform which has been relatively successful in making Norwegians change the enunciation of two-digit numbers over 20, so that the only previously existing system which puts tens before units (as in German 'einundzwanzig') is being replaced or paralleled by a system which puts tens before units (as in English 'twenty-one'). The second way – "*removing a feature from the language in question, most often by halting and reversing an ongoing (and spreading) change*" – is exemplified by Icelandic so-called *flámæli* (mergers in the high front part of the vowel system) which by the early 1980s showed a dramatic decline because of measures taken against it from the late 1940s onwards. The third way – "*changing the written standard of a language and through this, as a side effect, influencing the*

speech variety most closely connected with this written standard” – is exemplified by the Norwegian orthographic reform of 1907 which replaced *b d g* after long vowels (i.e. the Danish spelling) by *p t k* in accordance with most Norwegian speech. As upper-class speech long ago had adopted *b d g* pronunciation, and now changed to *p t k*, Jahr suggests that the changes in the written standard at least stimulated existing tendencies and accelerated the general shift to *p t k* that soon became predominant even in upper-class speech.

Another main line in Jahr's production deals with various language contact situations and attempts to describe and understand their social and linguistic dynamics in a wider theoretical perspective. Six texts in the collection represent this line of investigation.

Jahr's predilection for Northern Norway is explained by his 22 years (1976–1998) at the University of Tromsø. A paper entitled *Language contact in Northern Norway* (from 1986, pp. 97–108) summarizes the different types of linguistic features which have emerged from the long-standing multilingual situation in the area: “(1) Various kinds of primitive languages without lasting effect, created to overcome the communication barrier, e.g. the Swedish-Sami ‘Borgarmålet’. (2) A long-lived Russo-Norwegian pidgin, Russenorsk, which was used for about 150 years in the seasonal trade between Russians and Norwegians. (3) Adstratum elements from Norwegian assimilated into Sami and the Finnish of Northern Norway, and from Sami into Finnish. (4) Sami Norwegian with many evident Sami substratum elements. (5) Language attrition, affecting especially the Finnish of Northern Norway, with many examples of analogical formations and reductions in morphology. (6) Reduction and generalizations in the morphological system of Norwegian as a result of language shift (i.e. from Finnish and Sami to Norwegian).” (p. 107).

In *A note on language preservation – with special reference to Sami in Northern Scandinavia* (from 1998: 186-195) Jahr raises his voice in defence of the many endangered languages in the world, and argues, drawing on evidence from the Sami situation, that “two special areas of language use are of vital importance for language preservation. a) One is the defence of language use in those, often very specialized, domains of the minority society where threatened languages may have had the upper hand for generations. [Such important domains for Sami is reindeer breeding, hunting, fishing, and Sami handicrafts.] b) [...] the second aspect on which one should focus more attention is the linguistic development of mixed families. [...] It is necessary to argue strongly for the use of both languages in order to help the children from these families achieve bilingualism” (pp. 191 f.).

Two texts discuss linguistic features of Russenorsk, in the one case in order to clarify to which extent Russenorsk can be said to be a pidgin (*On the pidgin status of Russenorsk*, from 1996, pp. 210–224), in the other case in order to argue that “lack of TMA [Tense, Mode, Aspect] grammatical marking as a pidgin-defining feature is problematic” (p. 265) (*The emergence of a TMA grammatical device in a stable pidgin: the Russenorsk preverbal po construction*, from 2003: 258-266).

In the 1990s, Jahr's preoccupation with language contact situations in the Nordic area led him into a longstanding engagement with a project on the Scandinavian–Low German relationship in the Middle Ages (initiated by Kurt Braunmüller at the University of Hamburg). Two papers in the collection represent this strand of Jahr's work. The first one has a long title: *New perspectives on the language contact between Middle Low German and mainland Scandinavian in the late Middle Ages, and about a footnote on mixed languages which gave rise to a ‘detective story’* (from 1997: 225-237). Having discovered (the detective story!) that the only alledged evidence of a concrete mixed language in Scandinavia in the Hanseatic period (the footnote!) was completely wrong, Jahr argues that what we had in the Hanseatic period was not contact between mutually unintelligible varieties (languages), which would have produced pidgin-type mixed languages, but of contact between mutually understandable varieties (dialects). The second paper, *Historical sociolinguistics: the role of Low German language contact in the Scandinavian typological shift of the Late Middle Ages* (from 2001: 246-258), argues that the special contact situation, with no need for a new common

language, is essential to explaining the emergence of some of the particular Bergen linguistics features, as well as the common Scandinavian shift from a synthetic to an analytic language type.

Five texts study 'sociolinguistic issues in phonology and syntax'. Two of them deal with the diachronic and synchronic complexities of l-sounds in Oslo (*L-fonema i Oslo bymål* 'The L-phonemes of Oslo speech' (from 1981: 80-96); *Social dialect influence in language change: the halting of a sound change in Oslo Norwegian* (from 1988: 130-135)), while a third draws on the analysis of the l-sounds in a discussion of why s changes to š before l in much (Eastern) Norwegian speech (*Another explanation for the development of s before l in Norwegian* (from 1985: 121-129)).

The sociolinguistic project TAUS was carried out in Oslo from 1972 to 1976. As Jahr had conducted many of the interviews and produced a lot of speech, he afterwards got the idea of analysing *Min egen syntaks i intervjuer med kvinner og menn i Oslo* 'My own syntax in interviews with women and men in Oslo' (from 1978: 73-79). He found that his own syntax seemed to be influenced by both the interviewee's gender and syntax. In another and later paper, Jahr also used data from the TAUS project to analyse *Middle-aged male syntax* (from 1992: 158-169) and found that "the group of upper-middle-class, middle-aged male speakers is far more preoccupied with syntactic form than other groups" (p. 167).

Four texts fall outside of the three main lines outlined above. Two of these are contributions to the history of Norwegian linguistics (*Nynorsk språkforskning – en historisk oversikt* 'New Norwegian linguistics – a historical overview' (from 1996: 196-209); *Clara Holst (1868-1935): Norwegian historical linguist and woman pioneer* (from 2000: 238-245)); one presents *A Norwegian adult language game, anti-language or secret code: the Smoi of Mandal* (from 2003: 267-277); and one speculates about the origine of a place name (*Kråka på Spangereid og stadnamnet Kråkevika* 'The Crow at Spangereid and the place name Kråkevika' (from 1991: 150-157)).

In sum, Jahr's festschrift is a strong witness to the claim that the honouree-authored collection is both a meaningful and useful way of continuing the festschrift tradition. If peer-reviewed and supervised by hardnosed editors, the same may be true of the colleagues-authored collection. Whether such collections, in either form, will continue to appear meaningful and useful as information retrieval systems develop further in the future, remains to be seen. However, the collection as a portrait will never paint itself. At least for the time being, the internet appears a means which makes festschrift publication easier rather than superfluous.

Nevertheless, I cannot but end on a pessimistic tone with regard to the prospects of the festschrift tradition. No matter how it is developed to secure high quality portraits, my feeling is that the genre is seriously threatened by two facts. The first of these is of an ideological kind: Since the festschrift tradition appears to be less known and even less cherished in the 'Anglo' academic world than in the 'continental European' academic world, our present general readiness to 'americanize' may well in itself be a major threat to the festschrift tradition. The second fact is of a demographic kind and may well be the hardest of the odds the festschrift tradition is up against: The scholars who celebrate 'important anniversaries' these years were hired as the mass universities developed in the 1960s and 1970s, and therefore most of them will have far more colleagues and former students than earlier generations of university scholars. I caught a sense of what this means a couple of years ago when a good friend and colleague from the US complained that he has so many good friends and colleagues in Europe, because this meant that he was incessantly invited to contribute to festschrifts. More recently I myself had to ponder about work priorities as I had to renounce from completing other writing tasks because I found myself involved in several festschrift projects at the same time. I am aware that younger colleagues of mine have promised themselves and each other, based on the same kind of experience, that there will be no festschrifts when it becomes their turn to celebrate important anniversaries. Who lives will see.

References

Keazor, Henry (2002): Rezension über Hannah Baader/ Ulrike Müller-Hofstede/ Kristine Patz (Hrsg.): *Ars et Scriptura*. <http://www.sehepunkte.de/2002/10/3517.html>.

Reid, Dan (2009): *The Great Festschrift Makeover*. Accessed July 2009 at http://addenda-errata.ivpress.com/2009/03/the_great_festschrift_makeover.php.

Tore Kristiansen, Copenhagen (Denmark)

Markhardt, Heidemarie (2010): *Wörterbuch der österreichischen Rechts-, Wirtschafts- und Verwaltungsterminologie*. (Reihe Österreichisches Deutsch – Sprache der Gegenwart; Bd. 7). 2., durchges. Aufl. Frankfurt a. M.: Verlag P. Lang. 134 S. brosch.

Dass das vorliegende, erstmals 2006 erschienene Buch nun in zweiter Auflage erscheint, ist beachtenswert und regt zu einer näheren Auseinandersetzung an. Die Autorin, heute freiberufliche Übersetzerin, wurde mit dem Thema Verwaltungssprache schon 1993 anlässlich eines Praktikums in der Europäischen Kommission konfrontiert. Sie erstellte daraufhin ein erstes ungedrucktes Glossar über österreichische Rechts- und Verwaltungssprache, das einem größeren Bedarf entsprach und daher rasch Verbreitung fand. Es befruchtete auch andere Wörterbücher, wie es selbst auch bestehendes Material verarbeitete. Aus diesem längeren Dialog und gründlicher Materialsammlung entstand nun dieses vorliegende Wörterbuch.

Wir fragen zuerst nach dem Stellenwert in der Lexikografie der Varietätenlinguistik. Die hauptsächlichlichen Wörterbuchtypen, die nationale Varianten berücksichtigen, sind 1. monozentrische Wörterbücher: sie verzeichnen zwar Varianten, markieren aber nur die von der eigenen, meist deutschländischen Varietät abweichenden (z. B. *Duden Universalwörterbuch*, *Duden Rechtschreibung*, aber auch *Österreichisches Wörterbuch*); 2. plurizentrische Wörterbücher: sie markieren jede Variante und stellen so alle Varietäten als gleichberechtigt hin; dieser Typ ist vorerst nur Forderung geblieben und wird nur mit dem Dudenband *Großes österreichisches Schulwörterbuch* verwirklicht; 3. Differenzwörterbücher: Sie verzeichnen nur den Wortschatz, der sich vom gemeindeutschen Wortschatz unterscheidet, sei es, dass es das Stichwort nur in einer Varietät gibt, sei es, dass sich ein allgemein verbreitetes Stichwort in Bedeutung, Aussprache, Grammatik usw. unterscheidet (z. B. die ersten Austriazismen- bzw. Helvetismenwörterbücher von Ebner bzw. Meyer, die dann nach den theoretischen Vorarbeiten von Ulrich Ammon zu dem großen *Varietätenwörterbuch des Deutschen* führten). 4. Zu diesen Grundtypen kommen Wörterbücher, die die Varietäten in speziellen Bereichen aufarbeiten, z. B. die *Küchensprache*, die *Aussprache*, der *Südtiroler Sonderwortschatz* oder das österreichisch-rumänische Wörterbuch von Lazarescu und Scheuringer. In diese Gruppe gehört das Wörterbuch von Heidemarie Markhardt.

Die Rechts- und Verwaltungssprache ist besonders wichtig, weil im Rahmen der Europäischen Union die Abstimmung der Verwaltung und Rechtsprechung eine besondere Herausforderung für die Übersetzer darstellt. Die politischen Systeme sind in Deutschland und Österreich relativ ähnlich, sodass umso mehr die Gefahr besteht, die deutschländischen Termini auch für Österreich und umgekehrt anzuwenden, was aber zu großen Trugschlüssen führt. Die terminologischen Festlegungen werden in diversen Gremien durchgeführt. Markhardts Sammlung ist mehr im Übergangsbereich zwischen Fachsprache und Gemeinsprache angesiedelt: Es ist keine Terminologieliste, sondern erklärt Fachbegriffe und weitere Wörter, die die Fachsprache verlassen und in der Alltagssprache der Bürger eine Rolle spielen. Unter diesem Aspekt richtet sich das Buch nicht nur an Fachleute im Ausland und mit Kontakt zum Ausland, sondern auch an Österreicher selbst. Mit einem

schwer verständlichen Terminus wie *Aufsandungsurkunde* wird ja jeder kleine Hausbauer konfrontiert. Die Rechtssprache hat auch insofern ihre Tücken, als sie als einzige im 19. Jh. eingedeutscht wurde, was manche Wörter vorerst nicht als Fachwörter erkennen lässt (anders als z. B. bei chemischen oder medizinischen Termini), sondern zu durchsichtigen Bedeutungsvorstellungen führt. So kann man sich *Totschlag* leicht erklären, kennt aber den juristischen Hintergrund nicht und schon gar nicht, dass der Terminus im deutschländischen und österreichischen Recht eine unterschiedliche Bedeutung hat. Deshalb findet man in dem Buch reine Termini, z. B. *Ratskammer*, *Teilzeitkarenz*, Bezeichnungen von Institutionen, z. B. *Theresianum*, *Bundessozialamt*, Schultypen, z. B. *allgemeinbildende/berufsbildende Schule*, Abkürzungen, z. B. *ÖAMTC*, *OeNB*, Alltagsbezeichnungen, z. B. *Koloniakübel*, *Körbergeld*. Dieses breite Spektrum lässt die Bedürfnisse eines Übersetzers deutlich werden, denn es sind oft gerade die im Alltag und wie selbstverständlich gebrauchten Fachausdrücke, die den Lexikografen entgehen und deren Bedeutung Übersetzern die größten Probleme bereiten.

Die Wörterbuchartikel sind gegliedert in:

- Lemma mit Genus und Sachbereichs- und Stilangaben,
- mit „vgl. D“ gekennzeichnete deutschländische Äquivalente (falls vorhanden) bzw. vereinzelt das Fehlen eines solchen,
- mit BE gekennzeichnete Bedeutungsangabe,
- mit K gekennzeichnete Wortbildungsformen (Komposita, Ableitungen),
- mit KO gekennzeichnete Kollokationen (typische Wortverbindungen),
- SynA verweist auf österreichische Synonyme,
- ein Pfeil verweist auf ein bedeutungsverwandtes Wort im Wörterbuch.

Die folgenden Anmerkungen sind nicht so sehr als Kritik zu verstehen, sondern sind Beispiele für Überlegungen zur lexikografischen Gestaltung eines solchen Wörterbuchs.

Zur Lemmaauswahl:

Dem Thema des Buches entsprechend kommen viele juristische und verwaltungstechnische Fachausdrücke vor, z. B. *Fragen an Geschworene*, *gelinderes Mittel*, *gerichtlich unbescholten*, *Judikatenbuch*, *Neuerungsverbot*, *richterliches Mäßigungsrecht*, *Schöffensenat*, *haushaltsleitende Organe*, *Rucksackprinzip*. Bei manchen Erklärungen erhält man auch Einblick in die Entwicklung der Rechtssprache, z. B. bei *Krida*. In einem Land, in dem Titel eine große Rolle spielen, dürfen auch diese nicht fehlen, z. B. *Diplom-HTL-Ingenieur*, *OStR*, *Professor* (in spezieller Bedeutung).

Auch wenn die österreichische Verwaltungssprache heute erneuert wurde, spielt die traditionelle ältere Amtssprache noch immer eine Rolle und wird auch in diesem Wörterbuch verzeichnet, z. B. *Anheimsagung*, *anverwahrt*, *ausheben*, *einantworten*, *Einlauf*, *ha*, *hieramts*, *obgenannt*, *skartieren*, *urgieren*. Wir finden aber auch moderne Einträge, z. B. *Allspartenservice*, *ELAK*, *elektronischer Akt*, *im Wege automationsunterstützter Datenübertragung*, *Querschnittsmaterie*.

Vereinzelt kommen auch ausgesprochen veraltete Wörter vor, z. B. *austarieren* (in der konkreten Bedeutung), *Feber*, *Klappe* (Durchwahl). Mit gutem Grund sind die *Energieferien* verzeichnet. So wurden in den 70er Jahren die Semesterferien im Februar bezeichnet, die anfangs wegen der Energiekrise eingeführt wurden. Der Ausdruck hat sich auch nach Jahrzehnten noch gehalten, sodass für Übersetzer durchaus ein Bedarf besteht. Allerdings fehlt ein noch offensichtlicheres Pendant, die *Mittelschule*. Obwohl seit 1962 als Bezeichnung für das Gymnasium abgeschafft (heute: AHS), ist das Wort noch immer umgangssprachlich, aber auch in den Medien präsent. Das ist umso verwirrender, als neue Schulformen der Gesamt- oder Ganztagschulen ebenfalls mit dieser Bezeichnung (*Neue Mittelschule* u. Ä.) operieren. In manchen Fällen ist die Sache so veraltet, dass die Einträge entbehrlich sind, z. B. *A-Zug*, *B-Zug*, *Klassenzug*. Das gilt auch für kurzfristige Bezeichnungen wie *Behindertenmilliarde*.

Allgemein ist zu sagen, dass das Thema des Buches sehr weit gefasst ist, sodass die Aufnahme Alltagssprachlicher Wörter wie *absammeln*, *Parte*, ja sogar ausgesprochen umgangssprachlicher bis dialektaler Wörter wie *Häfn* oder *Schwarzkappler* erstaunt.

Zur Wortbedeutung:

Die Autorin vermeidet eine einheitliche Form der Bedeutungsangabe, vor allem eine durchgehende Anwendung des Definitionsschemas, weil dieses gerade bei komplizierten Fachtermini zu sehr abstrakten und schwer verständlichen Erklärungen führen würde. Zwar wird das Definitionsschema vereinzelt verwendet, z. B. in *Ersichtlichmachung*, teilweise wird die Bedeutung aber nur indirekt über eine Sacherklärung angegeben, so in *Ermächtigungsdelikt* und *Erwerbsunfähigkeitspension*, vereinzelt nur über eine Kollokation zu einem gemeindeutschen Wort, z. B. in *einbringen*, besonders häufig finden sich naturgemäß ausführliche Sachinformationen, die geradezu zu kurzen Lexikonartikeln führen, z. B. *Ehrenbeleidigung*, *Ediktsdatei*, *Familienbeihilfe*, *-geld*, *Finanzamt für Gebühren und Verkehrssteuern*, *Münze Österreich*, *Mutter-Kind-Pass*, *Notstandshilfe*, *Pensionsversicherungsträger*, *Staatskommissär*, *Statistik Austria*, *Strafregister*, *Verwendungsgruppe*, *Vienna International Centre*, *Volkgruppenbeirat*, *Wahlkarte*, *Zentralarbeitsinspektorat*, *Zuschlag zum Dienstgeberbeitrag*, *Zwangsausgleich*.

Manche Bedeutungsangaben lassen erwünschte Klärungen offen: So kann *Akt* heute auch in Österreich nicht mehr nur als Maskulinum *der Akt* eingeschränkt werden, hier wäre eine genauere Verwendungsangabe sinnvoll. *Kirchenbeitrag* gilt nicht nur für die katholische, sondern auch für alle Kirchen. Bei *Kurator* passt das Kompositum *ORF-Kurator* nicht zur Bedeutungsangabe, es fehlt die Bedeutung „Mitglied eines Kuratoriums“. *Mautflüchtling* bedeutet hauptsächlich jemanden, der der Maut über mautfreie Straßen ausweicht. Die verwandten Termini *Abfertigung* und *Abfindung* sollten genauer differenziert werden (beide kommen in Österreich vor), ebenso *angeloben* und *vereidigen*, auch wird der Unterschied zwischen *Arbeitsinspektion* und *Arbeitsinspektorat* nicht klar. *Autobahnmaut* kann kein Synonym zu *Bemautung* sein. Die Erklärungen bei *Durchrechnung* und *Durchrechnungszeitraum* widersprechen sich. *Urlaubsabfindung* sollte mit *Abfindung* abgestimmt werden. *Agnoszieren* ist nicht auf *Leiche* beschränkt. *Installateur* wird etwas unsauber nur mit dem deutschländischen *Klempner* erklärt, der eigentlich dem *Spengler* entspricht. Zudem sollte erklärt werden, dass sich die Bedeutung auf „Wasserleitungsinstallateur“ fixiert hat, während *Elektroinstallateur* gemeindeutsch ist. Bei *Zuckerl* fehlt die für Ausländer ja nicht selbstverständliche Grundbedeutung.

Beispiele für gute und informative Erklärungen sind *Bittleihe*, *Hofburg*, die verschiedenen Verwendungen von *Karenz*, der Unterschied zwischen *Dienstklasse* und *Gehaltsstufe*, die klare Differenzierung der Bedeutungen von *exekutiv* sowie die Unterscheidung zwischen *Kommissär* und *Kommissar*, wobei aber der Hinweis auf *Kommissar* im Krimi nützlich wäre.

Auch Wortbildungsformen werden aufgenommen oder kommen indirekt vor, z. B. *Kontrollor/Kontrollleur*, *kontroversiell*, *Landesgericht/Landgericht*, *maschinschreiben*; bei *Wissenschaftler* sollte wohl umgekehrt dargestellt werden: *Wissenschaftler* auch für allgemeines *Wissenschaftler*.

Die regionale Zuordnung spielt eine geringe Rolle. Die Abgrenzung zwischen Deutschland und Österreich ist stark vereinfacht, so ist die Verteilung von *Anrainer* und *Anlieger* nicht einfach auf die Nationen festlegbar, besonders nicht in der Verwaltungssprache. Der Verzicht auf genauere Ausführungen macht das Wörterverzeichnis allerdings einfacher und leichter benutzbar. Äquivalente für Deutschland könnten ausführlicher angebracht werden, z. B. *versetzt werden* zu (*in die nächste Klasse*) *aufsteigen*, weil Österreicher hier nur die andere Bedeutung kennen. Bei *ÖNORM* wäre ein Verweis auf *DIN* günstig. Innerösterreichische regionale Angaben fehlen ganz, sie wären etwa bei *Rauchfangkehrer* (nicht westösterreichisch) oder *Stiege* in Adressangaben (wienerisch) angebracht.

Wortschatzzusammenhänge:

Gerade im Verwaltungsbereich haben wir es oft nicht mit Einzelwörtern zu tun, sondern mit

Bestandteilen, die sich auf viele Komposita oder Ableitungen auswirken. Da sie produktiv sind, d. h. immer wieder in Neubildungen vorkommen können, ist die Kenntnisse für Ausländer oder Übersetzer wichtig. So fehlt das Simplex *Bringung* (es sind nur Komposita vorhanden), *Gasse* für Straße (zu *gassenseitig*, *Gassenverkauf*), *beschädigt* (zu *Heeresbeschädigte*, *Beschädigtenrente*), *Genuss* (für *Übergenuss*, *Fruchtgenuss(recht)*, *Versorgungsgenuss*), *Pickerl* (zu *Energiepickerl*, *Parkpickerl* usw.). Zu dem isoliert aufgenommenen *über Antrag* müsste generell die Verwendung von *über* für *auf* in der Amtssprache thematisiert werden, z. B. *über Auftrag*, *Bitten*, *Einladung*, *Ersuchen*, *Intervention*, *Vermittlung*, *Vorschlag*, *Wunsch*, *Zureden*, *Zuweisung*.

In den Artikeln wird gewöhnlich vom Simplex auf Komposita verwiesen. Die Autorin verzichtet sinnvollerweise auf eine vollständige Aufzählung der Komposita. Allerdings ist das Verweissystem nicht vollständig durchgezogen. So fehlen generell die Verweise vom Kompositum auf das Simplex, was aber wichtig wäre, da man dadurch erfährt, dass es sich um ein größeres Wortfeld handelt und man auf die Spur anderer Komposita kommt, z. B. Verweise von *Verhinderungskarenz* auf *Karenz*, von *Lehrbehelf* auf *Behelf*, von *Lehr-*, *Unterrichtsgegenstand* auf *Gegenstand*, von *Schulsprengel* auf *Sprengel*, von *Tabakverschleiß* auf *Verschleiß*, von *unbedingt* auf *bedingt*, von *Asyl-*, *Kreditwerber* auf *-werber*, von *Heilbehelf* auf *Behelf*, von *Wählerevidenz* auf *Evidenz*.

Überhaupt ist auf die Stringenz im Wörterbuchaufbau nicht großer Wert gelegt. So wird *Lebensministerium* als PR-Bezeichnung für das Umweltministerium angeführt, nicht aber andere ähnliche Bezeichnungen, wie *Zukunftsministerium* für das Bildungsministerium. *Nichtgenügend* für die schlechteste Schulnote steht isoliert, weil alle anderen offiziellen Schulnoten fehlen, nur die Alltagssprachlichen wie *Einser*, *Zweier* usw. sind vorhanden; diese Wörter bedeuten freilich viel mehr als nur Schulnoten. Verzeichnet sind die Radioprogramme *Ö1*, *Ö3*, *ÖRegional*, aber das jüngere *FM4* fehlt. Die weiblichen Formen sind durchgehend angeführt, eine *Pfuschlerin* gibt es allerdings nicht. Wenn die österreichspezifischen Berufsbezeichnungen *Rauchfangkehrer* und *Spengler* aufgenommen sind, fragt man sich, warum die Berufsbezeichnungen *Fleischhauer*, *(Fass)binder*, *Abwässer*, *Immobilientreuhänder*, *Kaffeesiender*, *Taschner*, *Lohn-*, *Gehaltsverrechner(in)*, *Ziviltechniker*, *Baumeister* (im Sinne von *Bauunternehmer*) fehlen.

Diese lexikografische Stringenz war von der Autorin wohl nicht beabsichtigt. Es geht um eine praxisnahe Hilfe für Übersetzer, Autoren und allen, die mit Behörden zu tun haben. Für diese ist das Buch wegen der ausführlichen sprachlichen und sachlichen Erklärungen eine sehr gute Hilfe, insgesamt ein grundlegendes Werk über die österreichische Verwaltungs- und Rechtssprache.

Referenzen

- Abfalterer, Heidemaria (2007): *Der Südtiroler Sonderwortschatz aus plurizentrischer Sicht*. Innsbruck: innsbruck university press.
- Ammon/ Bickel/ Ebner u. a. (2004): *Variantenwörterbuch des Deutschen. Die Standardsprache in Österreich, der Schweiz und Deutschland sowie in Liechtenstein, Luxemburg, Ostbelgien und Südtirol*. Berlin: de Gruyter.
- Duden. *Deutsches Universalwörterbuch* (2006): 6. Aufl. Mannheim: Dudenverlag.
- Duden. *Die deutsche Rechtschreibung* (2006): 24. Aufl. Mannheim: Dudenverlag.
- Duden. *Das große österreichische Schulwörterbuch* (2008): Mannheim: Dudenverlag.
- Ebner, Jakob (2009): *Wie sagt man in Österreich? Wörterbuch des österreichischen Deutsch*. 4. Aufl. Mannheim: Dudenverlag.
- Lazarescu, Ioan/ Scheuringer, Hermann (2007): *Limba germană din Austria. Un dicționar German-Român. Österreichisches Deutsch. Ein deutsch-rumänisches Wörterbuch*. Bukarest/ Passau: Editura Niculescu/ Karl Strutz Verlag.

- Meyer, Kurt (1989): *Wie sagt man in der Schweiz? Wörterbuch der schweizerischen Besonderheiten*. Mannheim: Dudenverlag. Neu aufgelegt unter dem Titel *Schweizer Wörterbuch. So sagen wir in der Schweiz* (2006): Frauenfeld: Verlag Huber:
- Muhr, Rudolf (2007): *Österreichisches Aussprachewörterbuch. Österreichische Aussprachedatenbank*. Frankfurt/Main: P. Lang.
- Österreichisches Wörterbuch* (2009): 41. Aufl. Wien: öbv.
- Pohl, Heinz Dieter (2007): *Die österreichische Küchensprache. Ein Lexikon der typisch österreichischen kulinarischen Besonderheiten (mit sprachwissenschaftlichen Erläuterungen)*. Wien: Präsenz Verlag.

Jakob Ebner, Linz (Österreich)